

# GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



**MONGOLIE**  
DES JEUNES  
FILLES ET  
DES AIGLES

N° 472 - JUIN 2018

# Islande

## UN ARCHIPEL À L'ÉTAT BRUT

L'ART DU BAIN DANS  
LES SOURCES CHAUDES

ÎLES VESTMANN,  
UN POMPÉI BORÉAL

LES COINS SECRETS  
DES ISLANDAIS



**Inde**

**GANGE : QUI SAUVERA  
LE FLEUVE SACRÉ ?**



GRAND REPORTAGE  
**JORDANIE  
SUR  
LA ROUTE  
DES ROIS**



**Polynésie**

**LES GAMBIER, LOIN DES  
YEUX DU MONDE**

www.geo.fr

BEL : 6,50 € - BR : 10,50 CHF - CAN : 11,50 CAD - D : 7,20 € - ESP : 6,90 € - FR : 6,90 € - ITA : 6,90 € - LUX : 6,50 € - PORT. COME : 6,90 € - ROM : 9 € -  
Suisse : 6,50 € - MAY : 13 € - Maroc : 61 DH - Tunisie : 0 TMO - ZONE CFA/ABAS : 7 500 KAF - Austral : 5 900 KAF - Zone Cpp Asien : 3 000 XPF - Japon : 1 000 XPF

PM PRISMA MEDIA

M 01588 - 472 - F : 5,90 € - PD



## Dubaï, l'envers du rêve vert



Derek Hudson

**L**e choc survient une dizaine de minutes avant que l'avion ne se pose. Il aura survolé le grand vide ocre du Rub' al-Khali. Soudain apparaissent sur le sable de petites habitations posées dans des carrés bordés de routes et de ronds-points qui, vus du ciel, ressemblent à des circuits imprimés. Arrivent les premiers espaces verts infligés au désert, les rangées arrondies de palmiers, les piscines, les courts de tennis, les malls. Au loin, les tours flottent dans une brume dorée, car oui, ici, même la brume est dorée. Dubaï. L'aéroport le plus fréquenté du monde par des voyageurs internationaux, 83 millions de passagers en 2016. Des Airbus A380 alignés sur les pistes comme des Caddies devant un supermarché. Dans les terminaux, la salle de prière, le MacDo et la boutique Swarovski, le tout climatisé et relié par des tapis roulants éternels.

A ceux qui rêvent d'un monde plus «vert», à ceux qui croient à la transition énergétique, une escale ici ramène à la réalité d'un monde qui est, pour le moment, l'envers (voire l'enfer) du rêve écologique. Car regardons les

chiffres. Ce monde continue à consommer plus d'énergie : 13,3 milliards de tonnes équivalent pétrole en 2016, c'est 18 % de plus qu'il y a dix ans, même si cette voracité se calme un peu. Cette énergie est, pour une grande part encore (85 %), produite avec du pétrole, du gaz et du charbon. Les renouvelables (hors hydroélectricité) ne forment qu'une goutte d'eau dans le total : 3,2 %. Et, dans les Emirats, la goutte d'eau est minuscule : 0,08 %.

Bien sûr, à Dubaï, demain ne sera pas forcément comme hier. Le coût du kilowatt-heure produit avec du vent ou du soleil baisse, l'utilisation des éoliennes et des panneaux solaires s'accroît, et les promesses sont légions, surtout dans une région du monde où le soleil ne manque pas. L'émirat veut mettre en service 253 véhicules électriques (sur un total de 6 345...) dans l'aéroport d'ici à 2023, il construit le plus grand parc solaire du monde et annonce vouloir couvrir au moyen d'énergies propres 75 % de ses besoins en 2050. Bien.

Pour l'instant, j'attends... J'attends devant la chute d'eau artificielle et les cocotiers en plastique l'un des 410 000 avions qui se poseront ici cette année. Et là, deux questions surgissent. Sans réponse :

Si on veut se défaire de l'addiction au pétrole et au gaz, quelle technologie permettra de répondre à notre fol appétit d'énergie ?

Et si la technique reste muette, que se passera-t-il ? Visitera-t-on, dans un siècle ou deux, les aéroports comme on visite aujourd'hui le Machu Picchu ou Angkor Vat ? Comme les vestiges d'une puissante civilisation disparue... ■

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

@EricMeyer\_Geo



Franck Vogel

### TOUT, SAUF UN LONG FLEUVE TRANQUILLE

Pour s'approcher des sources du Gange, le photographe **Franck Vogel**, dont nous publions ce mois-ci le reportage, a surmonté pluies diluviennes et barrages militaires. Une ténacité récompensée lorsqu'il rencontre deux *sadhû* vivant dans une grotte, coupés du monde. «Il y fait -7 °C et ils méditent sept jours d'affilée, sans boire, ni manger, ni dormir», raconte-t-il. Sous des trombes d'eau, il suit l'un des ermites, parti se purifier dans les eaux glacées. Et le miracle se produit : «Une brèche s'ouvre dans le ciel et le soleil éclaire la scène pendant dix secondes !» Plus en aval, à Kanpur, il sacrifiera une paire de baskets pour photographier les tanneries, dont le sol est souillé par le chrome, un métal lourd très toxique pour les hommes et le fleuve.



# Peut-on encore sauver le Gange ?

Sacré pour les hindous, ligne de vie pour 450 millions d'Indiens qui vivent sur ses rives, le grand fleuve est asphyxié par les déchets qui s'y déversent. Les plans de sauvetage se succèdent, mais les résultats tardent à venir.

PAR THOMAS SAINTOURENS (TEXTE) ET FRANCK VOGEL (PHOTOS)

A Haridwar, les pèlerins viennent chaque année par millions s'immerger dans le Gange et y jeter des pièces, que ce garçon, issu de la caste des Dalits (Intouchables), ramasse à l'aide d'un bâton muni d'un aimant.



## Ses eaux ont puisé dans l'Himalaya des propriétés miraculeuses

Le Gange proprement dit naît ici, à Devprayag, au confluent des rivières Bhagirathi (en bas à gauche) et Alaknanda. Dotée d'un taux d'oxygénation record, la Bhagirathi a par ailleurs des vertus bactéricides. Mais en amont, un énorme barrage prive déjà le fleuve d'une partie de cette eau.

«Le “fleuve mère” peut laver les péchés mais pas nos déchets»

Dans les villes saintes, comme ici à Rishikesh, les prêtres font chaque soir l'offrande de la lumière lors du célèbre rituel du Ganga Aarti. Mais le fleuve reçoit aussi chaque année des dizaines de milliers de corps de défunts, jetés là pour briser le cycle des réincarnations.





## Ce sâdhu honore la déesse Ganga... dans une eau à 2 °C

Baba Shridar Das rend un culte à la divinité du fleuve et se purifie plusieurs fois par jour dans ce torrent né des glaces de l'Himalaya, qui devient plus bas le Gange. Il vit retiré dans une grotte qu'il partage avec un autre ermite hindou.

**S**ous un ciel gris d'apocalypse, plombé par cinq jours de pluie continue, une silhouette maigre se faufile entre les rochers des contreforts de l'Himalaya. Baba Shridar Das, un *sâdhu* de 42 ans à la barbe filandreuse, ôte sa tige rouge carmin et pénètre dans le torrent glacé qui fend le glacier de Gangotri, à 3 500 mètres d'altitude, dans l'Etat de l'Uttarakhand, aux confins de l'Inde et de la Chine. Il fait tourner sa main au-dessus de sa tête, psalmodie un mantra et se frotte vigoureusement le corps avec l'eau glacée (à peine 2 °C). Dressé dans ce paysage minéral et hostile, Baba Shridar Das a l'honneur de s'immerger dans les sources sacrées du Gange. Une responsabilité immense, aussi, puisque le religieux dépenaillé veille sur Ganga, la déesse du fleuve – fille aînée du roi de l'Himalaya selon la mythologie hindoue. Une tâche qu'il accomplit avec son compère Swam Rameshanand, 62 ans, aujourd'hui resté prier dans leur abri, une grotte calfeutrée par de la mousse polystyrène. Dans les replis de l'Himalaya, le Gange n'est encore qu'une simple rivière de montagne appelée Bhagirathi. C'est de ce cours d'eau pure à l'onde d'un blanc laiteux que naîtra, plus bas, le plus vénéré des fleuves d'Inde, renforcé par des affluents boueux. Un lieu de naissance perdu dans un monde de brume, entre terre et ciel, dans une zone militarisée où seuls ont le droit de se rendre, cinq mois par an, une poignée de pèlerins.

Le Gange, le «fleuve mère», comme le surnomment les hindous, est une ligne de vie, une source de prospérité économique autant que de vénération religieuse. Sur les 2 500 kilomètres de leur cours, ces eaux seraient capables de guérir ceux qui s'y immergent et de les libérer du cycle des réincarnations. Elles irriguent 30 % du territoire indien, lavent et nourrissent 450 millions de personnes, soit 40 % des Indiens. Mais, aujourd'hui, le Gange est en sursis, plus près que jamais de l'asphyxie, souillé par trois milliards de litres d'eaux usées par jour, représentant un taux de pollution 3 000 fois supérieur aux recommandations de l'Organisation mondiale de la santé.

Baba Shridar Das se sèche après sa toilette matinale, puis crapahute jusqu'à sa retraite d'ascète. Il reprend l'hibernation mystique, dans le silence ouaté des sommets. L'eau divine, elle, se déverse



A Varanasi (en haut), les prélèvements effectués par la fondation Sankat Mochan, révèlent une haute toxicité de l'eau. Plus en amont, à Rishikesh, l'influent gourou Chidanand Saraswatiji (ci-dessus) a lancé un programme de «guérison» du fleuve.

## Tanneries, distilleries, raffineries... Au total, 760 usines transforment le cours d'eau en poubelle

sans discontinuer vers la terre des hommes. Elle va grossir, prendre des couleurs et sacrifier ses propriétés magiques aux activités industrielles, le long d'un tumultueux voyage où se mélangeront le calme et la folie, la mort et la vie. A peine 140 kilomètres en aval, le barrage de Tehri – le plus haut du pays – opère comme un robinet géant dans l'Himalaya, ne laissant passer que 10 % du fleuve. L'eau du Gange lui sert à alimenter une centrale hydroélectrique de 1 000 mégawatts, qui fournit les Etats voisins, dont le territoire de Delhi, et abreuve aussi en eau potable un tiers des New-Delhiens. Ensuite, entre le barrage de Tehri et le golfe du Bengale, le fleuve sacré subit les rejets toxiques de 760 usines «très polluantes» (tanneries, pâte à papier, textile, raffineries de sucre, distilleries...), selon l'Autorité nationale du bassin du Gange (NGRBA), l'organisme gouvernemental en charge de sa protection depuis 2009.

**«Si l'on ne nettoie pas tout le fleuve d'ici à deux ans, l'eau se vengera»**

«Le Gange a des caractéristiques uniques au monde, mais l'homme est en train de le détruire, commente le docteur Sitaram Taigor, biologiste aujourd'hui employé par la NGRBA. Il faut un traitement de choc, et ne pas oublier ses affluents.» Depuis 1986, pourtant, les plans de secours se sont succédés, sans grand résultat. Plus de six milliards de dollars engloutis, dont une partie détournée par la corruption, comme a fini par le reconnaître ouvertement l'ancien ministre des Ressources en eau et de la Restauration du Gange, Shashi Shekhar. Les quelques projets d'assainissement ici ou là et les trop rares centrales de retraitement des eaux n'ont pas donné de résultats tangibles.

Le dernier projet national en date, la «Mission pour sauver le Gange», lancé par le Premier ministre Narendra Modi en 2014, se veut une entreprise de sauvetage d'urgence pour un fleuve qui se meurt : des fermetures d'usines particulièrement polluantes (notamment les tanneries), l'édification d'une vingtaine de centres de traitement, diverses campagnes de sensibilisation. Mais les trois quarts des eaux usées rejetées dans le fleuve ne sont toujours pas traitées. Attendus dans un premier temps pour 2018, les signes de guérison pourraient n'être mesurables que dans une dizaine d'années, selon le ministère de l'Eau. Alors, les observateurs

doutent, les militants écologistes pointent du doigt des promesses encore une fois non tenues. C'est le cas du peintre Sidharth. Depuis son atelier de New Delhi, cet artiste activiste de 62 ans peint de monumentales fresques figuratives racontant les périls qui menacent le fleuve. Sa vision de la situation est radicale : «Si l'on ne nettoie pas tout le fleuve d'ici à deux ans, l'eau se vengera», annonce-t-il. Et de réclamer que l'on bannisse routes, usines et temples de ses abords directs afin d'en éloigner la pollution induite par les industries lourdes et les pèlerinages de masse.

Les fidèles se pressent du pays entier pour s'immerger dans les eaux du fleuve mère. A soixante kilomètres en aval du barrage de Tehri, dans le village verdoyant de Devprayag où s'unissent les rivières Bhagirathi et Alaknanda, les dévots viennent s'immerger au pied d'un promontoire. Avant eux, d'autres se sont penchés sur ces eaux sacrées... mais en blouse blanche et pipettes à la main. Car à cet endroit précis, le fleuve a déjà perdu la plus grande part de ses propriétés «miraculeuses». Le docteur Krishna Khairnar, virologue à l'Institut national de recherche sur l'environnement (Neeri), a confronté les croyances à la réalité scientifique. «Nos prélèvements confirment que la fameuse pureté du Gange n'est pas qu'un mythe, assure le chercheur. Ses eaux savent se régénérer, grâce à leur richesse en bactériophages – des virus issus du pergélisol himalayen, capables d'éliminer les bactéries. Grâce à ce pouvoir auto-nettoyant, qui permet de venir à bout de microbes tels que ceux du choléra, un verre rempli d'eau du Gange demeure exempt de tout signe de putréfaction, même au bout de plusieurs années.» Des vertus uniques au monde. Une autre propriété, qui garde sa part de mystère, intéresse le scientifique. «L'eau du Gange bénéficie d'un taux d'oxygénation record, poursuit le virologue, qui a publié les résultats de son étude dans le *Journal of Biological Research-Thessaloniki*. Mais nous ne savons pas encore quelles en sont les causes : c'est ce que nous appelons le «facteur X».

Une pureté qui sera troublée, en quelques kilomètres, après le barrage de Tehri, puis le carrefour de Devprayag, et plus encore au niveau de la ville de Rishikesh... Lovée dans un bras du fleuve, celle-ci est le point de convergence des voyageurs en quête de spiritualité : depuis que les Beatles ●●●

**2** Retrouvez ce sujet dans «Echos du monde» la chronique de Marie Mamgioglou, début juin sur **Télématin**, présenté par Laurent Bignolas, du lundi au samedi, sur France 2.



## LA YAMUNA, AFFLUENT SACRÉ, EST EN ÉTAT DE MORT CLINIQUE

**E**lle serpente mollement, le long des murs d'enceinte du palais le plus photographié du pays : l'illustre Taj Mahal, à Agra. La Yamuna, principal affluent du Gange, long de 1 370 kilomètres, est à cet endroit une rivière morte. Indiquant un taux d'oxygène nul, les derniers relevés sont sans appel : aucune vie n'est possible dans ces eaux sombres et malodorantes. «La Yamuna est une rivière oubliée : toute l'attention politique et médiatique est portée sur le Gange, alors que cette rivière est déjà en état de mort clinique», regrette Ashwini Kumar Mishra, fondateur du mouvement écologique Yamuna Satyagraha. Avant de longer le Taj Mahal, ce cours d'eau lui aussi né des pentes himalayennes a le malheur de traverser New Delhi, la capitale aux plus de 20 millions d'habitants (deux fois plus qu'en 1991), qui pompe 70 % de son eau dans la rivière et y relâche ensuite les déchets industriels et les rejets domestiques d'une population majoritairement privée d'accès au tout-à-l'égout. Ashwini Kumar Mishra et ses équipes organisent régulièrement des campagnes de sensibilisation sur le thème de la pollution et du bon usage de l'eau. Il espère encore sauver la Yamuna, qui reçoit, en contrebas, l'eau vive d'autres rivières, comme la Chambal, avant de se jeter dans le Gange à Allahabad.

Le Taj Mahal, célèbre mausolée de marbre blanc édifié au XVII<sup>e</sup> siècle par un empereur moghol, est l'une des sept merveilles du monde. Mais la Yamuna, à ses pieds, coule désormais sans vie.

DE L'HIMALAYA AU GOLFE DU BENGALE, UNE CHAÎNE

DE VIE EN PÉRIL



●●● y passèrent trois mois en 1968, elle attire chaque année des bataillons d'amateurs de méditation et de yoga toujours plus nombreux. Dans cette ville de 100 000 habitants parsemée de dizaines d'ashrams, Chidanand Saraswati est un gourou très influent. Ce soir, l'homme âgé de 66 ans rentre tout juste d'un colloque aux Pays-Bas, où il a conclu un accord avec une entreprise spécialisée dans le nettoyage de l'eau. Vêtu d'une robe safran, encore brouillé par le décalage horaire, il reçoit quelques admirateurs assis en tailleur dans une cour intérieure de son ashram, un élégant campus destiné à la méditation posé au bord de l'eau et entouré de maisons d'hôtes pour routards.

Ce chef spirituel a créé le programme 6T («toilets, trash, trees, taps, track, tigers»). Non pas une technique de relaxation, mais un processus de guérison du fleuve impliquant les toilettes (qui font cruellement défaut en Inde), les déchets (jetés dans le fleuve), les arbres (à planter pour limiter l'érosion), les robinets (pour faciliter l'accès à l'eau potable), les voies ferrées (devenues des dépotoirs à ciel ouvert) et... les tigres, symboles de la faune menacée du bassin du Gange.

Pour Chidanand Saraswati, la dépollution est une priorité, avant même l'apaisement de l'âme. «Les gens pensent que le Gange peut les purifier et se purifier lui-même, observe-t-il. Mais ils

oublient qu'avant que nous puissions prendre un bain dedans, il faudrait donner un bain au fleuve ! Il peut laver les péchés, mais pas nos déchets.»

Aux abords des bidonvilles de Rishikesh, le Gange glougloute sous une épaisse couche de mousse blanche : il fait office ici de salle de bains et de lavoir. Des groupes de femmes en saris colorés, le dos courbé, y nettoient le linge, pendant que les enfants batifolent. A mesure que l'on descend le cours, les détritiques s'amoncellent et les poisons s'infiltrant. La ville sacrée d'Haridwar (380 000 habitants) y déverse ses égouts mais aussi ses cadavres tout juste calcinés sur des bûchers et leurs couronnes de fleurs. Plus le Gange

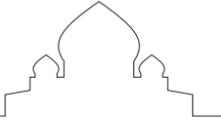
s'écoule et plus son odeur devient âcre. Sa blancheur originelle se mue en un obscur camaïeu tantôt rouge sang, tantôt vert-de-gris.

A Kanpur, dans l'Uttar Pradesh, la nuance bleu-vert est celle qui domine. Le chrome, agent de tannage cancérigène, est utilisé, parfois à mains nues, par les ouvriers des 300 tanneries qui ont fait la renommée de cette métropole industrielle de trois millions d'habitants. C'est à la sortie de la ville que le Gange est le plus pollué par les rejets toxiques. Le problème a été récemment pris en compte, avec la fermeture d'une centaine de ces établissements sur ordre du gouvernement Modi, et la construction d'une station d'épuration. «Mais avec neuf millions de litres traités sur les cinquante millions déversés quotidiennement, c'est insuffisant», note Baba Balyogi, un yogi de 32 ans, qui mobilisa la population locale le 21 juin 2017 en accrochant 100 000 saris colorés le long du fleuve afin d'alerter sur sa fragilité. Dans son petit atelier des faubourgs, Naiyer Jamal fait quant à lui partie des 5 % de tanneurs engagés dans un processus écoresponsable impliquant l'utilisation de tanins naturels (celui de l'acacia notamment), beaucoup moins nocifs. Il peste contre l'opprobre jeté sur l'ensemble de sa corporation, lui qui vient de perdre son principal client – une entreprise américaine fabriquant des selles de cheval, qui ne souhaitait plus associer son image de marque à un tel péril environnemental. «Nous sommes des boucs émissaires, alors que les industries du textile, de l'automobile ou de production de batteries continuent de rejeter du mercure, de l'arsenic et d'autres substances nocives», déplore-t-il.

Les sousoucs, les dauphins aveugles du Gange, sont victimes d'empoisonnement

Ce cocktail mortel ne dissuade pas tout le monde. Jihaji Baba, un excentrique *sâdhu* âgé de 60 ans, s'en accommode : il fait trempette quotidiennement dans l'eau noirâtre, accompagné de son chien, en psalmodiant son nom, un sourire étrange accroché aux lèvres. Si ce facétieux *sâdhu* se laissait dériver le long du fleuve, peut-être croiserait-il la route du sousouc. Le dauphin aveugle du Gange, avec son nez blanc caractéristique, figure parmi les victimes de l'empoisonnement des eaux. Un animal symbole, dont il ne reste que 139 spécimens, selon le pointage effectué à l'été 2017.

Les pèlerins, eux, pullulent à Allahabad, ville sacrée située à la confluence entre le Gange et la Yamuna, autre grande rivière sacrée déjà en état de mort clinique [voir encadré]. Au large, des bateaux amarrés bord à bord, joints par des rondins de bois, servent de piscines ouvertes pour une immersion à la croisée de ces cours d'eau, un Saint des saints appelé *Sangam*. En ce petit matin, la procession des fidèles est impressionnante. Elle n'est rien, pourtant, ●●●



## Après 2 500 km, «Ma Ganga» se fond dans l'océan Indien

Autour de l'île de Sagar, où les eaux du Gange se mêlent à celles du golfe du Bengale, ce couple de pêcheurs musulmans profite à sa façon des bienfaits de «Ma Ganga», la «mère» Gange vénérée par ses compatriotes hindous.

La déesse Durga aux dix bras est fêtée chaque année à Calcutta durant une semaine, fin septembre. Le dernier jour, les fidèles jettent les statues éphémères (faites de bois, de paille et d'argile) à son effigie, dans la Hooghly, principal défluent du Gange.



Certains fidèles traversent le pays pour venir prier (ici en compagnie d'un prêtre) sur l'île de Sagar, dans le delta du Gange. Ils vont ensuite se purifier en s'immergeant dans l'eau désormais salée et en rapporteront quelques échantillons.



## A Varanasi, les *ghâts* ont été ripolinés, des brigades de nettoyeurs recrutées, mais le Gange est toujours aussi sale

●●● comparée à l'embouteillage humain de la Kumbh Mela, une fête hors norme qui réunit ici, tous les douze ans, cent millions d'hindous.

A Varanasi (Bénarès), 1,2 million d'habitants, dont la légende dit qu'elle fut fondée par Shiva, c'est chaque jour que s'exprime la folie du Gange. S'y rassemblent trois millions de pèlerins par an, venus se baigner depuis les *ghâts* (marches descendant dans le fleuve) de la ville, d'où 40 000 cadavres sont immergés en moyenne chaque année : un rituel censé briser le cycle des réincarnations et permettre d'atteindre le *moksha* (la libération de l'âme). C'est là aussi qu'avait été annoncée en grande pompe la «Mission Ganga» par Narendra Modi, futur Premier ministre, alors en campagne dans son fief électoral. Une fois au pouvoir, il avait sollicité l'expertise de la fondation privée Sankat Mochan, engagée depuis 1982 dans la préservation du fleuve mère. Aujourd'hui, c'est Vishambhar Nath Mishra qui préside aux destinées de l'organisme en question. Ses bureaux climatisés, accolés au temple dirigé par son influente famille de brahmanes (la plus haute caste), ont une vue plongeante sur le Tulsi Ghât, l'un des lieux d'im-

mergés des pèlerins. Certes, les escaliers dédiés aux ablutions ont été ripolinés, des poubelles installées, des brigades de nettoyeurs recrutées. Mais le Gange est toujours aussi sale. «La concentration de bactéries d'origine fécale – jusqu'à soixante-deux millions pour 100 millilitres d'eau – est 120 000 fois plus élevée que la norme acceptable pour la baignade», se désespère Vishambhar Nath Mishra. «Les plans du gouvernement sont insuffisants, poursuit-il. Il faudrait construire un canal de dérivation afin de traiter les eaux sales en profondeur.» Les dernières expérimentations n'ont pas été couronnées de succès, que ce soient les crémations électriques (censées ne laisser que des cendres «propres», mais soumises aux aléas des coupures de courant et boudées par les fidèles) ou les lâchers de tortues nécrophages, lesquelles ont été chassées puis consommées par les habitants... Et à une dizaine de mètres de l'Assi Ghât, le lieu de prière le plus septentrional de la ville, un courant sombre et gluant rejoint le fleuve, depuis un canal serpentant au milieu des habitations : les égouts.

Or le bassin hydrographique du Gange irrigue le grenier à céréales du pays : une bande de terre ●●●



La ville de Kanpur est responsable de la plus grosse pollution du Gange. En cause, ses tanneries, qui utilisent du chrome pour débarrasser les peaux de toute chair. Certains ouvriers travaillent sans protection au contact de ce produit cancérigène.

## A Kolkata, d'innombrables effigies de la déesse Durga finissent dans les eaux grisâtres

●●● large de plusieurs centaines de kilomètres, remontant jusqu'aux confins du Népal. Le cœur agricole de l'Inde, où 200 millions d'agriculteurs font pousser riz et légumes, et dont les récoltes servent aussi à faire tourner l'industrie agroalimentaire. Dans les bourgades de l'Uttar Pradesh, des tuyaux crachent de l'eau du Gange sur des rizières et des champs de bananiers. Les rives du fleuve recèlent aussi des trésors, comme les *Saccharum munja*, ces roseaux élancés fichés naturellement dans les bancs de sable. «Regardez ce que le Gange nous offre», indique Chandra Prakash, un fermier de 45 ans au torse recouvert de fragments végétaux semblables à des plumes. En famille, il procède au battage des tiges qui deviendront des revêtements pour toiture, des paniers ou encore des balais.

Riz, bananes, mais aussi industries lourdes... La descente du fleuve, sur cette portion, permet de recenser les richesses issues de la révolution verte lancée dans les années 1960, puis celles nées du décollage industriel du pays depuis les années 1990. Au fil de l'eau, les relevés de pollution s'affolent. Les usines de Patna (agroalimentaire, meubles, textile, acier...) font bondir les taux de cuivre et de titane, selon les derniers relevés de l'institut Neeri, publiés en février 2018.

Le Gange poursuit sa route, des plaines pelées du Bihar aux forêts tropicales du Bengale-Occidental. Lorsqu'il traverse Kolkata (Calcutta), il est comme corseté, tel un trait gris écrasé par la ville. La mégapole aux quatorze millions d'habitants est pourtant tournée vers le fleuve qui se nomme ici Hooghly, enjambé par le Howrah Bridge, imposant pont de ferraille reliant la gare au cœur de la ville coloniale. Des pêcheurs, des lutteurs, des pêcheurs vivent au bord de l'eau. On vénère Durga, déesse aux bras multiples, à la fois terrible et protectrice, surtout en cette fin septembre où un grand festival en son honneur bat son plein. Façonnées à la chaîne dans un mélange



### UNE RIVIÈRE EST-ELLE UN «ÊTRE» COMME LES AUTRES ?

**L**e 20 mars 2017, la Haute Cour de l'Uttarakhand accordait au Gange et à la Yamuna une «personnalité juridique». L'arrêt, présenté par le juge Rajiv Sharma (photo) – que notre photographe a pu rencontrer – devait offrir une meilleure protection à ces cours d'eau en permettant à tout un chacun de poursuivre les pollueurs (par exemple une entreprise y rejetant ses déchets toxiques) en justice pour crime. Cette décision suivait celle du parlement néo-zélandais, qui avait octroyé quelques jours auparavant le titre d'«entité vivante avec le statut de personne morale» à la rivière Whanganui. Las... Quatre mois plus tard, la Cour suprême indienne a cassé cet arrêt. Impossible, selon la plus haute autorité judiciaire du pays, de laisser des juges locaux décider du sort d'un fleuve traversant le pays entier. Selon Rakesh Jaiswal, de l'ONG Eco Friends India, «cela aurait signifié la fin de l'installation d'industries au bord du Gange... Tout simplement impossible».

de bois, de paille et d'argile du Gange, les effigies de la déesse s'appêtent à quitter les ateliers des sculpteurs, transportées à dos d'homme ou en majesté dans des charrettes bariolées. Toutes ces Durga finissent dans les eaux grisâtres de la Hooghly. Les voilà bientôt immergées, accompagnées par les chants et illuminées par des loupottes. La procession est d'une telle ampleur qu'une grue montée sur une barge flottante repêche le trop-plein de statues afin de ne pas obstruer un peu plus le fleuve. Lequel a encore quelques centaines de kilomètres à parcourir avant sa délivrance dans le golfe du Bengale.

Là, le Gange finit sa course en se mêlant aux eaux tièdes du delta verdoyant, innervé par des mangroves impénétrables. Les îlots sablonneux qui le ponctuent sont dispersés sur un miroir d'eau saumâtre, à perte de vue. Quelques villages sur pilotis émergent de ces doigts d'eau de plus en plus menaçants à mesure que l'on avance vers l'océan Indien. Avec le réchauffement climatique, la zone est désormais à haut risque. L'eau monte, se réchauffe, se salinise et pénètre dans les sols, qui s'appauvrissent tant que le riz n'y pousse plus. En surplomb, l'île de Sagar fait office de dernier lieu divin. Une poignée de pèlerins un peu perdus, avec leurs parapluies et leurs perches à *selfies*, vagabondent sur la plage. Vinay Azrawul, un négociant de céramique de 45 ans, a fait le voyage depuis Mumbai, à l'autre bout du pays, accompagné de son épouse et d'un couple d'amis. «Je viens rencontrer ma "mère", Ma Ganga, lui dire au revoir à l'endroit de son point final», confie-t-il, alors qu'il remplit quelques bidons d'eau sacrée. En guise d'offrande, Vinay jette une poignée de biscuits secs à une meute de chiens errants, comme en écho lointain aux prières des deux *sâdhus* de l'Himalaya. Deux mondes reliés par le même trait d'eau, dont la vie ne tient plus qu'à un fil. ■

Thomas Saintourens, avec Franck Vogel



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES SUR [bit.ly/geo-photos-gange](http://bit.ly/geo-photos-gange)